

SHORE, Marlene, *The Science of Social Redemption: McGill, the Chicago School, and the Origins of Social Research in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 16,95 \$

Marcel Fournier

Volume 42, Number 1, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304671ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304671ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, M. (1988). Review of [SHORE, Marlene, *The Science of Social Redemption: McGill, the Chicago School, and the Origins of Social Research in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 16,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(1), 127–128.  
<https://doi.org/10.7202/304671ar>

SHORE, Marlene, *The Science of Social Redemption: McGill, the Chicago School, and the Origins of Social Research in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 340 p. 16,95\$

Au Canada comme aux États-Unis, la naissance des sciences sociales au début du siècle apparaît comme une réponse à l'inquiétude suscitée par les graves problèmes sociaux que créent l'industrialisation et l'urbanisation. Très tôt, les universités s'en préoccupent et dans leur volonté d'assurer le progrès de la nation, elles multiplient les efforts pour non seulement contribuer à son développement industriel (sciences appliquées), mais aussi lui donner une stabilité sociale (sciences sociales).

Dans une étude qu'elle intitule judicieusement *The Science of Social Redemption*, Marlene Shore montre clairement qu'à Montréal, capitale commerciale du Canada, le développement de la sociologie dans l'entre-deux-guerres bénéficie du contexte d'une université — McGill — fortement imprégnée de la «tradition de l'utilité».

Rapidement, avec la mise sur pied d'un département en 1922, la sociologie se détachera des disciplines normatives que sont la théologie et le service social et elle prendra distance de l'action sociale pour aborder d'une manière scientifique les «questions sociales». Marlene Shore consacre plusieurs chapitres de son ouvrage à celui qu'elle présente comme le «fondateur de la sociologie moderne au Canada»: Carl A. Dawson (qu'il ne faut pas confondre avec l'un des premiers principaux de McGill, John-William Dawson).

L'itinéraire de ce chercheur universitaire est exemplaire. Né en 1887 dans les Maritimes, Dawson s'oriente d'abord vers la théologie et, au moment où il poursuit des études de doctorat à l'Université de Chicago, il bifurque vers la sociologie pour se familiariser avec la théorie de l'«écologie humaine», élaborée par l'«École de Chicago». Convaincu de la nécessité de la recherche pour solutionner les problèmes sociaux, il s'engage, dès son arrivée à McGill en 1922, dans un vaste programme de réflexion théorique et de recherches empiriques. En 1929, Dawson publie en collaboration avec W. E. Gettys une importante *Introduction to Sociology*. Ses activités de recherche, qu'il mène avec l'assistance de ses étudiants, s'inscriront dans deux grands programmes de recherche financés par des organismes américains: le premier porte sur les «Frontiers of Settlement» dans l'Ouest canadien et le second, financé par la

Rockefeller Foundation en pleine période de crise, sur le chômage et l'immigration à Montréal.

Élément important du très controversé «Social Science Research Project» que dirige l'économiste Leonard Marsh, ce dernier programme implique la participation des autres professeurs du département de sociologie. À McGill depuis 1927, Everett C. Hughes entreprend alors de «décrire l'évolution du Canada français, d'une société villageoise simple à une structure industrielle complexe»: il s'intéresse en particulier à la division sociale du travail qui s'est établie entre Canadiens français et Canadiens anglais. Sa principale contribution sera la publication de *French Canada in Transition* (Chicago, University of Chicago Press, 1943). Par cette monographie d'une petite ville industrielle (Drummondville), par ses enseignements et par son «Programme de recherches sociales pour le Québec» qu'il élabore pour les étudiants et les professeurs de l'Université Laval, Hughes a une grande influence sur le développement de la recherche sociologique au Québec. Jusqu'alors localisée à l'Université McGill et donc anglophone, la sociologie devient, par son objet, québécoise et aussi de plus en plus francophone. Mais «à l'exception des études de Hughes sur le Canada français, le travail réalisé par le département de sociologie de McGill tend à être oublié par les jeunes générations de sociologues canadiens, et en particulier par les historiens» (p. 271).

L'on peut facilement reprocher à Marlene Shore de ne pas avoir suffisamment tenu compte de la contribution que les intellectuels francophones apportent dans la période de l'entre-deux-guerres au développement des sciences sociales. Son étude nous force cependant à reconnaître qu'une histoire des idées au Québec sera toujours incomplète si elle néglige (comme c'est trop souvent le cas) les travaux réalisés par les intellectuels anglophones et, en particulier, par les professeurs de l'Université McGill.

D'une manière plus générale, cette monographie d'un département de sociologie, fort bien documentée, permet de mieux comprendre le développement d'une discipline scientifique. Marlene Shore met en lumière non seulement le rôle de chacun des acteurs (professeurs, chercheurs et administrateurs), mais aussi le poids du contexte institutionnel, social et politique. Son étude révèle «la faiblesse de la liberté académique et l'importance des politiques académiques dans les années de l'entre-deux-guerres» (p. xviii). Ici comme ailleurs, la sociologie connaît le sort qui lui est souvent réservé: d'abord «considérée comme indispensable aux besoins de la communauté que l'université entend servir, la sociologie est, à la fin des années 1930, perçue comme inutilement provocatrice». Mais, paradoxalement, même si le «Social Science Research Project» devient l'objet d'attaque de la part de l'administration (de l'Université McGill) pour son radicalisme politique, il n'en laisse pas moins une marque indélébile sur la vie canadienne».

Département de sociologie  
Université de Montréal

MARCEL FOURNIER